

Présence, dialogue et actualité de Blaise Pascal*

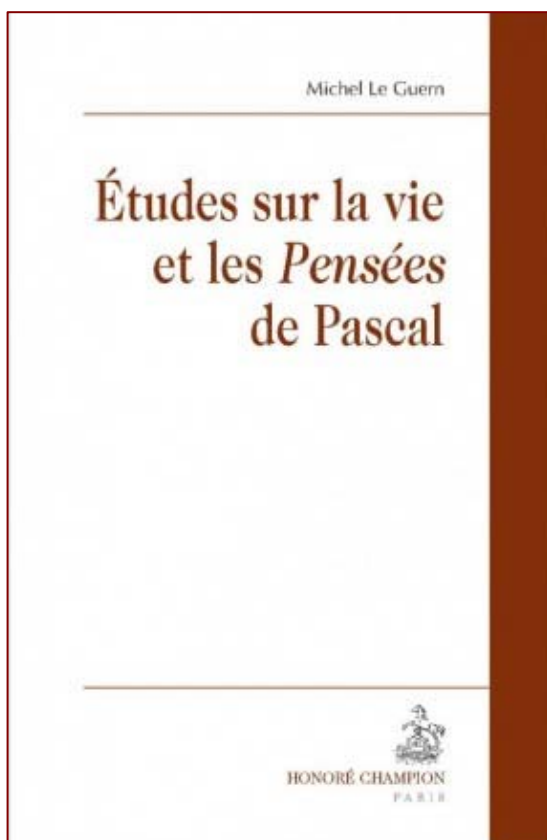
Jorge Juan Vega y Vega

Universidad de Las Palmas de Gran Canaria

jorgejuan.vega@ulpgc.es

En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois ; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse que j'oublie à toute heure, ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée, car je ne tiens qu'à connaître mon néant.

Blaise Pascal (2000: 778).



La vingtaine d'études qui composent le présent volume rendent une magnifique *image* de l'œuvre de Pascal. Il s'agit pour la plupart de travaux actualisés proposant une vision d'ensemble sur l'un des plus brillants écrivains de France. Comme le dit le spécialiste, « Pascal est un homme prodigieux » (1998: xi). Ce recueil serait également une excellente occasion pour que de jeunes lecteurs de notre modernité puissent s'initier à une connaissance approfondie et très stimulante de l'auteur des *Pensées*. Michel Le Guern a consacré plus de temps de sa vie à l'étude de l'œuvre de Pascal que l'auteur lui-même n'avait mis pour la créer.

De prime abord, la prose de Le

* Au sujet de l'ouvrage de Michel Le Guern, *Études sur la vie et les Pensées de Pascal* (Paris, Honoré Champion, 2015, 268 p. ISBN : 978-2-7453-3096-3).

Guern traduit le goût du détail précis, de la correction lorsqu'elle s'avère nécessaire ou de l'ironie très subtile devant les rumeurs ou légendes concernant Pascal, comme ce fut le cas de l'accident du pont de Neuilly (10-17). La documentation proposée, l'envie d'exhaustivité dans la sobriété et d'une « analyse rigoureuse » (25), sont guidées par le souci de clarifier certains pans fragmentaires de la vie et l'œuvre de Pascal.

Le « on » que l'on lit sur ces pages est la plupart du temps celui du chercheur, érudit, et savant. Le « je » y est plutôt celui de l'auteur, l'écrivain, l'éditeur. Le clivage entre les deux n'est guère aisé, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on pense que Pascal – comme Le Guern le précise en détail (41, 83, 203, 245) –, a vécu intensément l'expérience du *dédoublement*. En effet, « Pascal a besoin de cet autre lui-même » (200), d'où les célèbres pseudonymes en anagramme avec lesquels apparaissent certains de ses travaux :

Les manières d'écrire de Pascal sont diverses, tout comme ses signatures. Louis de Montalte pour les *Provinciales*, Amos Dettonville pour les écrits sur la roulette, Salomon de Tultie pour l'Apologie de la religion chrétienne, dont les *Pensées* contiennent les notes préparatoires et les premières esquisses de rédaction (237).

Mais ces doubles ne séparent pas, ils réunissent. Au lieu de couper la vie de Pascal, comme le fit sa sœur Gilberte (et la tradition), « en deux parties, une première partie consacrée aux sciences, et une seconde partie consacrée exclusivement à la religion » (19), Le Guern nous montre une transition, ascensionnelle sinon ascétique, aux cours de laquelle l'évolution vitale de Pascal, que ces trois doubles de l'auteur personnifient si clairement, se présente comme un cheminement spirituel de perfection. Ce sont les « trois ordres » (233) : *l'ordre des corps*, *l'ordre des esprits*, et *l'ordre de la charité*, qui ne s'excluent pas entre eux mais qui se succèdent les uns les autres par des distances pourtant « infinies » :

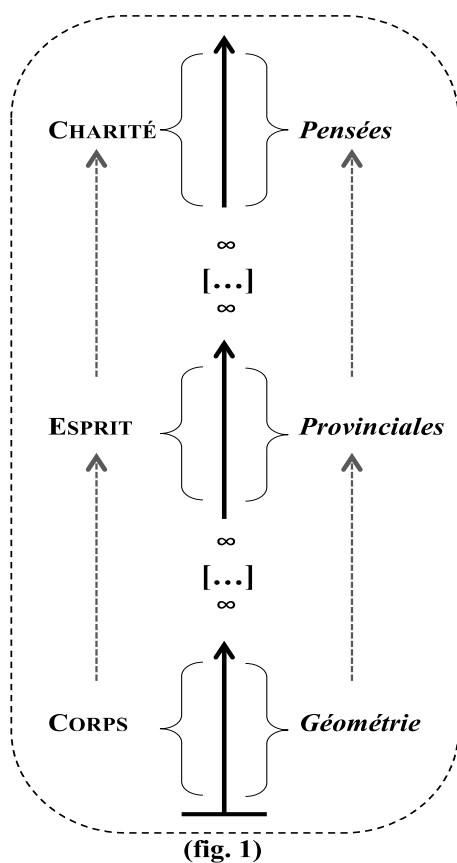
La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle [...] Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits. Car il connaît tout cela, et soi, et les corps rien. Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé... (Pascal, 2000: 648-650).

En tant que mathématicien, polémiste et apologiste, Pascal réunit, en les parcourant vitalemment, ces trois ordres. « Pascal porte un nouveau regard sur la science, parce qu'il la replace dans l'ordre de la charité » (41) ; « L'ordre de la charité n'exclut pas l'ordre des corps et l'ordre des esprits : il les englobe » (44). C'est de l'union *efficace* et *dynamique* des écrits de géométrie, de l'éloquente persuasion des *Provinciales*, et des sublimes hauteurs des *Pensées*, que l'on arrive à une conception verticalement spirituelle de Blaise Pascal (fig. 1).

Or, le moyen qui assure la transition entre ces « degrés » de l'itinéraire spirituel est justement le *langage*, la langue de Pascal. C'est en cela que l'auteur des *Provinciales* est absolument digne de figurer parmi les plus « grands génies » (23). Ce langage n'est tel que dans la mesure où il sert *l'autre*. En cela, il faut reconnaître la modernité et la pérennité de Pascal : « ...pour Pascal, le moi n'existe que par rapport à l'autre » (76). Là nous apprécions la décisive empreinte que Pascal laisse dans le *Traité de l'argumentation* de Perelman et Olbrechts-Tyteca, ou dans les développements de la Pragmatique. La vocation littéraire de Pascal est donc foncièrement polyphonique : « Pascal est plus à l'aise quand il écrit pour quelqu'un d'autre [...] Pascal

[...] n'a été que le secrétaire de son double » (205-206). Il engage sa plume dans la défense des causes (scientifiques, polémiques ou spirituelles) qu'il croit *dignes*, au sens le plus sublime et charitable de l'adjectif.

Pourtant, il n'est pas paradoxal d'affirmer que « Pascal ne faisait pas de littérature – ce que nous appelons aujourd'hui littérature, et que l'époque classique désignait plutôt par le nom de *belles lettres* –... » (193). De façon générale, « Pascal écrit pour persuader : ses intentions relèvent sans doute de la rhétorique, certainement pas de la littérature. Il produit des textes utilitaires : pour lui, le texte ne vaut que par un objectif à atteindre » (194). En ce sens, Pascal n'est pas Proust, l'auteur d'une œuvre où excelle un éblouissant univers esthétique. En principe moins sensible à la beauté des formes, la démarche pascalienne est éminemment *rhétorique* : « chez Pascal, le plaisir de la métaphore ne compte guère, par rapport à son



efficacité » (227). Ce qui n'empêche pas, bien au contraire, « une constante attention critique au langage » (214), « un contrôle attentif de son propre langage » (219).

Voilà pourquoi « la même idée reçoit chez le géomètre et chez l'apologiste des formulations différentes » (245). En fait, l'essentiel n'est pas la formulation mais la *même idée* ; et derrière elle, l'argument qui portera à la conviction et à la persuasion. En paraphrasant Jean Mesnard, qu'il cite, Le Guern nous rappelle brillamment que « Pascal "n'a jamais jugé moins important de persuader que de démontrer" » (219). C'était sa propre expérience en tant qu'homme de science et profond croyant : « Les hommes de science, même convertis, ne se pressent guère de crier au miracle » (49). Au contraire, leur sérieux et leur *bonne foi* ont besoin de preuves concluantes et de réflexions puisque, dans tous les domaines de connaissance, « Ce sont les clartés qui sont persuasives, non les obscurités » (158). Et c'est bel et bien cette harmonie entre science et foi que réussit Pascal :

Dans le respect de l'autonomie de leurs domaines respectifs, la science et la religion doivent également occuper la réflexion du savant chrétien qui se fonde d'un côté sur le raisonnement et l'expérience, et de l'autre sur l'autorité de la Révélation (41).

C'est donc dans cette profonde efficacité du langage rhétorique que l'autre, le lecteur, joue le rôle essentiel : « Un argument n'est pas persuasif en soi, il l'est par rapport au destinataire » (153). Grâce à cette *Pragmatique*, i.e. grâce à cette « mise en place du destinataire dans la construction de l'énonciation » (164), Pascal est un moderne. En effet, « Les arguments démonstratifs sont ceux qui font sortir le lecteur du doute » (157), autrement dit, « l'argument inefficace est non seulement inutile, il est nuisible, car il nuit à l'entreprise de persuasion » (159). Voilà pourquoi, pour l'auteur de *De l'esprit géométrique* (2000: 154-170) et *De l'art de persuader* (2000: 171-182), les arguments, et les agréments, de la rhétorique sont aussi décisifs. Qui plus est, « Pour Pascal, la charité est plus une inférence qu'un mot » (113). Tant et si bien que le professeur Le Guern a défini l'ensemble de l'œuvre de Pascal comme « le plus beau recueil d'enthymèmes que je connaisse »¹.

Et la boucle vient se boucler sans contradiction :

Il n'y a pas de littérature sans un certain plaisir. Mais le plaisir qui importe est celui du lecteur. Si on lit encore les *Provinciales*, ce n'est pas parce qu'on se préoccupe du sort d'Arnauld jugé par la Sorbonne, mais à cause du plaisir que donne la virtuosité de l'auteur (195).

En sollicitant, donc, « la collaboration du lecteur dans la recherche de la vérité » (164), le virtuose Pascal a su joindre l'utile à l'agréable, ce qui est le propre de la

¹ C'est en ces termes précis que Michel Le Guern nous dédicait son édition des *Œuvres complètes* de Pascal (Col. Pléiade). Dans ce contexte, nous insistions sur l'importance de l'adjectif utilisé : *beau*.

rhétorique, de telle sorte que, ce qui était des propos plutôt utilitaires à son époque est devenu avec le temps sublime Littérature. En effet, conclut Michel Le Guern (1987: 12) dans sa préface aux *Provinciales*, « la littérature est, dans notre culture, le lieu où rhétorique et poétique sont indissociablement mêlées ».

Il y a quelques années, nous avons posé personnellement la question, à notre avis cruciale, pour un chercheur : – *Pourquoi Pascal ? Qu'est-ce qui vous a attiré chez lui ? Qu'est-ce qui le rend unique ?* Après un profond silence², la réponse a été éblouissante : – *La conciliation des contraires...* Ceci s'explique ici. Tout d'abord, il n'est pas un hasard que ce chapitre crucial de la pensée pascalienne, *La conciliation des contraires*, apparaisse juste au milieu *physique* du volume (125-141). Avec une clarté qui émerveille, Le Guern s'attèle ensuite à nous expliquer la génialité de Pascal. En effet, c'est sur des réflexions portant sur la géométrie projective à propos de cônes – « La circonférence du cercle qui est à la base du cône recevra diverses images selon qu'on fera varier le plan du tableau » (136) –, que l'auteur des *Pensées* n'établit rien de moins qu'une *morale pour la résolution des conflits*. En voici l'acheminement :

La validité d'une des images n'exclut pas les autres. La certitude d'une vérité ne permet pas d'exclure toute autre vérité concurrente ou complémentaire [...] La recherche d'une vérité totale passe par la conciliation des contraires [...] Chacun des points de vue est légitime, à condition qu'il ne se considère comme le seul légitime [...] On ne se trompe que parce qu'on ne voit pas tous les côtés. C'est sur ce principe que Pascal établit sa méthode de persuasion [...] Il faut reconnaître ce qu'il y a de vrai dans les paroles de l'autre, fût-il un adversaire [...] l'erreur est dans l'exclusion de l'opinion contraire (136-139-140).

Voilà ce que, de nos jours, nos hommes politiques ont – semble-t-il – tant de mal à mettre en pratique, peut-être parce qu'ils ne sont pas suffisamment géomètres... En fait, chez Pascal l'espace est symbolique. Comme le souligne Le Guern, « Pascal est d'abord géomètre. Il a tout naturellement tendance à se représenter spatialement les relations et les entités abstraites » (229). Pourtant, « il ne confond pas les espaces et leur perception » (236), ce qui est également crucial. C'est cette plasticité du géomètre qui, tenant compte des trois ordres illustrés plus haut (fig. 1), permet d'établir les analogies nécessaires vers le social et le spirituel. Voici donc le génie, l'originalité, et la *modernité* de Pascal :

Ce n'est pas parce que mon interlocuteur pense autrement que moi qu'il a tort : il faut examiner en quoi il a raison. La recherche de la vérité ne peut pas se faire à partir d'un seul point de vue. Elle doit passer par la conciliation des contraires. Ainsi

² « Seul le silence peut dire l'indicible. La tradition rhétorique voyait dans le silence une expression du sublime... » (Le Guern, 2008: 42).

naît la dialectique moderne, qui dans sa version la plus épurée s'oppose diamétralement à toute intolérance (44).

C'est donc ainsi que la notion géométrique de *perspective* est devenue synonyme d'opinion, *point de vue*. Voilà ce qu'il faut chercher à concilier...

La prise en compte de la contradiction conduit à rechercher la conciliation des contraires, par l'adoption d'un point de vue à partir duquel les propositions apparemment contraires deviennent conciliables [...] La méthode pascalienne de conciliation des contraires est apparentée à la géométrie projective : il faut chercher le point de vue à partir duquel les contradictions sont résolues (129-133).

Le dernier chapitre du volume, véritable cerise sur le gâteau, nous est offert par le stylisticien et professeur de stylistique. Il s'agit de la conception, ô combien nuancée et précise, des styles chez un auteur qui, disions-nous, ne semblait pas très porté sur la beauté de la langue... C'est que, une fois de plus, la forme de la langue (esthétique ou poétique) est chez Pascal au service du fond (persuasif et rhétorique) visé.

L'auteur contemple le style de Pascal selon une double approche : le *style d'écriture* et le *style de pensée*. D'une part, pour ce qui est du *style d'écriture*, les diverses manières d'écrire et les divers doubles qu'utilise Pascal pour s'exprimer « présentent pourtant des traits communs : la recherche de la concision et le refus d'éviter les répétitions » (237). Tantôt la répétition chez Pascal est « consciente et volontaire » (237), tantôt « la recherche de la concision est évidente » (239). D'autre part, pour les *styles de pensée* on constate « la fréquence élevée des négations et des antithèses » (241). L'antithèse étant « à la fois un fait de style et un procédé d'argumentation » (241), alors que « la progression dans la connaissance et la progression dans l'argumentation qui vise à transmettre cette connaissance se font de préférence par un enchaînement de négations [...] Cette primauté accordée à la connaissance négative est un aspect permanent de la pensée de Pascal » (244).

Outre ces deux natures du style chez Pascal, notre auteur présente également les caractéristiques propres aux divers « tons » des personnages-doubles introduits dans les différents écrits :

Le polémiste, le mathématicien et l'apologiste ont chacun leur style. Amos Dettonville évite les phrases interrogatives, dont se servent abondamment Louis de Montalte et Salomon de Tullie. Il évite soigneusement les métaphores, dans des pages strictement contemporaines des fragments des *Pensées* les plus foisonnantes en images (245).

Ces différences de style et d'approche « s'expliquent par le désir de construire l'image de l'auteur la plus favorable à l'effet recherché pour chaque texte » (255). Or

cette recherche stylistique réussit : elle « implique le lecteur » (252). En définitive, « Pascal bannit la métaphore des écrits scientifiques ; il en fait un usage abondant dans les *Pensées*. Malgré les apparences, il n’y a pas incohérence dans l’attitude de Pascal [...] Une telle distinction ne doit pas surprendre chez celui qui a opposé l’esprit de géométrie et l’esprit de finesse » (256) ; distinction dont nous avons tant à apprendre.

En lisant certains passages de ce volume, nous sont revenus à l’esprit, immédiatement et avec joie insolite, de lointains cours de stylistique, ou de rhétorique et argumentation où, pour la première fois, nous avons entendu presque littéralement quelques-unes des explications que nous lisons ici. Par exemple, celle de la distinction entre la « métaphore au sens strict » et « la métaphore proportionnelle » (216-217), ce que l’auteur de la *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, appelle le « symbole »³. Et dans ce retour de l’âge, ce ne sont pas seulement les expressions qui réapparaissent, mais aussi – et surtout, peut-être – la profondeur, l’exhaustivité et cette empathique clairvoyance dans les méthodes utilisées pour expliquer tel ou tel concept obscur, tel ou tel phénomène discursif ambigu ou incertain. Effort très salutaire toujours car, « avant d’aborder les idées, il convient de regarder les mots » (125). Recherche donc de la *transparence* dans les termes et dans les pensées. L’exégèse est certainement une lumière et vice-versa...

Ce livre, comme l’œuvre tout entière de Pascal, ne peut être qu’une invitation à la lecture, celle qui mériteraient tout particulièrement les nouvelles générations, une lecture qui se voudrait intéressante, attentive, exigeante. « En fait, c’est Pascal qui est exigeant. Les *Pensées* sont les papiers d’un mort ; ce qu’on y trouve, ce n’est pas un système, mais un homme, dont la pensée, toujours vivante, oblige le lecteur à la prolonger » (147). Prolonger la pensée par la lecture ! De sorte que le lecteur, notre jeune lecteur, celui que nous encourageons dans les salles de cours, soit toujours le véritable héros, le protagoniste-destinataire de sa propre recherche de la vérité...

Comme le disait Le Guern à propos de Gabriel García Márquez, « c’est toujours chez les grands qu’on trouve les meilleures choses ». En effet, l’histoire recommence :

Les textes de Pascal ne sont pas seulement des témoins du passé. Ce qui fait leur prix, c’est le maintien d’une présence, un je ne sais quoi, qu’on pourrait peut-être chercher à exprimer en disant que la rencontre du lecteur avec ses écrits établit un véri-

³ Le Guern (1972: 39-51). Étant donné l’importance en linguistique et le retentissement académique qu’a eu ce texte (y compris à l’étranger : cf. *La metáfora y la metonimia*, trad. Augusto de Gálvez-Cañero y Pidal. 1973), et devant l’impossibilité de refaire une deuxième version papier, augmentée ou modifiée, le livre est désormais disponible sur internet à l’adresse : <http://www.revue-texto.net/Parutions/LeGuern/LeGuern.html>. Sur cette distinction cruciale, les spécialistes en traduction en particulier auraient grand intérêt à consulter également Le Guern (2007, 17-24).

table dialogue, quelquefois difficile, toujours actuel (Pascal, 1998: xxxii).

Après la mort des êtres... disait Proust. Ce volume d'études, l'un des derniers textes que nous ait laissés Michel Le Guern, est donc l'une parmi les plus belles manières que nous puissions avoir de poursuivre le chemin en sa compagnie, en ne perdant de vue, ni la perspective, ni l'ombre bienveillante que projette cette si généreuse et bénéfique proximité.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- LE GUERN, Michel (1972): *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse.
- LE GUERN, Michel (1973): *La metáfora y la metonimia*. Trad. Augusto de Gálvez-Cañero y Pidal. Madrid, Cátedra.
- LE GUERN, Michel (1987): « Préface », in B. Pascal, *Les Provinciales*. Paris, Gallimard, col. Folio, 7-18.
- LE GUERN, Michel (1998): « Introduction », in B. Pascal, *Œuvres complètes I*. Paris, Gallimard, col. Bibliothèque de la Pléiade, X-XXXII.
- LE GUERN, Michel (éd.) (1998): B. Pascal, *Œuvres complètes I*. Paris, Gallimard, col. Bibliothèque de la Pléiade.
- LE GUERN, Michel (éd.) (2000): B. Pascal, *Œuvres complètes II*. Paris, Gallimard, col. Bibliothèque de la Pléiade.
- LE GUERN, Michel (2007): « Métaphore et image », *Lumière & Vie* 275, 17-24.
- LE GUERN, Michel (2008): « Sur le silence », *Littérature* 149, 38-44.